

Zeitschrift:	The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber:	Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band:	- (1941)
Heft:	992
 Artikel:	Deux années de neutralité armée
Autor:	Béguin, Pierre
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-690186

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DEUX ANNEES DE NEUTRALITE ARMEE.

Au moment même où nous écrivons ces lignes, il y a exactement deux ans que le Conseil fédéral, investi depuis quelques jours de ses pouvoirs extraordinaires, et le général, récemment élu, décrétaien la mobilisation de toutes les troupes suisses. Encore tout baigné dans l'atmosphère inoubliable de l'Exposition nationale de Zurich, le peuple suisse s'est levé dans un grand mouvement d'enthousiasme, pour assurer la sécurité du territoire et pour garantir notre indépendance. L'union était parfaite. Il n'y avait plus de classes sociales, plus d'intérêts privés. Nous étions tous — et ce n'est pas un vain cliché — un seul cœur et une seule âme.

Depuis lors, vingt-quatre longs mois sont passés. D'innombrables soldats ont passé des centaines de jours sous les drapeaux. Autant de citoyens ont été arrachés à leur famille, à leur atelier ou à leur boutique, à leur bureau ou à leurs champs. La vie économique a été profondément désorganisée. Tandis que nous bandions toutes nos énergies pour perfectionner la défense nationale, il fallait encore assurer, à travers mille difficultés, le ravitaillement du pays, doter celui-ci d'un équipement technique tout nouveau.

Ce n'est pas trop dire que cet effort s'est poursuivi inlassablement dans l'ordre et la discipline. Notre peuple a accepté, sans récriminer, les sacrifices qui lui étaient demandés. Il les a supportés d'autant plus volontiers qu'il voyait se nouer sous ses yeux les drames les plus tragiques. Par comparaison, il pouvait constater combien son sort restait privilégié. Il ne pensait pas à se plaindre. Il ne songeait qu'à être reconnaissant.

Deux ans se sont passés. Il s'agit maintenant d'aborder une troisième année. Les signes ne trompent pas : elle sera infiniment plus dure que les précédentes. Elle mettra nos énergies à rude épreuve. C'est la grande pénitence qui commence. Ce ne sera pas de trop des forces accumulées dans l'attente pour la surmonter, pour aller vers des jours meilleurs dont les premières lueurs sont loin d'apparaître.

Certes, l'essentiel a été sauvegardé. Presque seule en Europe, la Suisse a vu son indépendance entièrement respectée. Sa souveraineté n'a subi aucune diminution. Alors que tant d'autres nations ont été rayées de la carte du continent, alors que d'autres commencent à désespérer d'une renaissance, elle est là comme au premier jour de ce drame mondial. Ce n'est pas seulement beaucoup. En fait, nous bénéficiions d'une faveur miraculeuse.

Ce n'est pas que notre avenir ne nous inspire aucune inquiétude. Respectée en fait, notre neutralité est trop souvent discutée en théorie. Outre que d'aucuns se croient habilités à prétendre que nous ne respectons pas scrupuleusement les commandements de notre statut international — ce qui est compréhensible, parce que les belligérants sont d'une extrême sensibilité, parce qu'ils ne peuvent pas saisir que notre neutralité, conforme aux intérêts supérieurs de l'Europe, profite à d'autres qu'à eux-mêmes —, d'autres vont plus loin encore, affirmant même que la notion de neutralité est dépassée par les événements, qu'elle a disparu avec l'équilibre européen.

Ces voix n'ont trouvé chez nous aucun écho. Nous restons fermement attachés à cette neutralité, parce que nous sommes engagés d'honneur, parce que nous avons l'habitude — et c'est la force et le luxe des

petites nations — de respecter la parole donnée. Nous ne le faisons pas par étroitesse d'esprit, car nous savons bien que notre statut international subira éventuellement des modifications au jour de la paix, comme il en a subi en 1920, quand nous avons fait un sacrifice sur l'autel de la sécurité collective qui était alors la loi suprême de l'Europe et du monde. Nous irons avec notre temps. Mais, tant que la guerre dure, tant que nous ne nous trouvons pas devant un fait accompli, une seule attitude est possible et concevable pour nous : l'abstention, la fidélité aux engagements pris.

Quand ces voix s'élèvent dans le pays même, nous ne nous inquiétons pas. Elles sont rapidement étouffées par une réprobation générale. Elles sont accueillies avec une méfiance non dissimulée. Quand elles se font entendre de l'étranger, nous redoublons de vigilance et nous nous cabrons sous l'injustice, car nous avons conscience d'avoir fait notre devoir, rien que notre devoir, sans favoriser aucun des belligérants, sans faire le jeu d'aucun d'eux. Et, quand, seuls dans le monde, ce sont précisément nos voisins qui "oublient" de nous féliciter à l'occasion du 650 ème anniversaire de la Confédération, nous savons que nous ne pouvons pas nous endormir dans la sécurité d'une situation acquise et incontestée.

Avec cela, les difficultés économiques augmentent de jour en jour. Nous ne pouvons presque plus rien importer. Des restrictions toujours plus sévères sont décrétées, à tel point que, parmi les denrées les plus courantes, il n'est plus guère que le lait frais, les pommes de terre et le pain que nous puissions acheter librement. Mais, autre que nous ne pouvons pas nous faire d'illusions sur le maintien de cette liberté alimentaire, les prix montant à un rythme de plus en plus rapide, avec tout ce que cela comporte de conflits entre producteurs et consommateurs, entre employeurs et employés, car ces derniers ne peuvent plus faire leurs revendications de salaire. Aussi voit-on bien que certains partis, après avoir observé la plus scrupuleuse des disciplines nationales, se réveillent, s'agitent et semblent à pratiquer désormais une politique plus intrusante, sans plus se soucier comme par le passé d'une collaboration sereine qui est nécessaire au salut de la nation.

Celle-ci, il faut bien le dire, est plus portée que ces deux dernières années, à se laisser entraîner. Les difficultés alimentaires, celles qu'on prévoit plus encore que celles dont on souffre déjà, énervent les volontés. Notre situation internationale est bien faite pour désesparer les esprits. A cela s'ajoute — et cela est moins négligeable qu'on ne semble le penser dans certains milieux — que notre peuple doit se dominer quotidiennement pour faire ses opinions, pour les sacrifier aux exigences de la courtoisie internationale.

Certes, je m'en voudrais d'apporter des nuances trop sombres à ce tableau. Elles ne donneraient pas une image fidèle de la réalité. Objectivement, nous devons toutefois noter que, tous tant que nous sommes, nous devons redoubler de discipline et de sens de la solidarité, pour résister aux sollicitations d'un pessimisme qu'alimentent l'insécurité de l'avenir et les difficultés économiques et sociales.

Après comme devant, au 1er Septembre 1941 comme deux ans plus tôt, notre peuple reste profondément uni, animé d'une volonté d'indépendance qui ne fléchit pas, convaincu que nous sommes tous liés dans

une même lutte et que nous devons être tous les artisans d'une même cause. Cependant, l'atmosphère est plus lourde, parce que le renoncement est d'autant plus dur qu'il se prolonge et la discipline d'autant plus difficile qu'on doit se l'imposer plus longtemps.

Dans ces conditions, ce n'est pas trop dire que l'épreuve commence maintenant pour nous. Pour la surmonter, il faudra que chacun sache se dominer, que chacun continue à avoir les yeux ouverts sur le monde où se déroulent tant de drames que notre pays, en comparaison, fait figure d'un petit paradis, miraculeusement préservé contre la malice des temps, et contre celle, plus redoutable encore, des hommes.

Le monument d'union nationale dont les assises datent des premiers temps de notre existence indépendante et que nous venons de consolider par deux années de stricte discipline civique, résistera à l'épreuve. Il est assez imposant, assez fermement assis sur le roc pour nous permettre d'attendre que l'orage passe et que des jours meilleurs reviennent.

Pierre Béguin.

A LETTER TO GREAT BRITAIN FROM SWITZERLAND.

This is the title of a small volume published by the Sheldon Press at 1/6 and written by the eminent Swiss theologian Prof. Karl Barth. It has been widely and — we need hardly add — very favourably commented upon by the whole of the English press. Prof. Barth held for many years professorships at the universities of Göttingen, Münster and Bonn and as he refused to take an oath of allegiance to the new German regime he was peremptorily dismissed. The following review is reproduced from "Time & Tide," August 23rd with acknowledgement.

It is so easy to misunderstand Karl Barth. Not indeed that he labours to be obscure but he perceives throughout the risk of some blurring over-simplification taking the place of insight. As he wrote in the preface to the second edition of his commentary to the Epistle to the Romans: "Does the general demand for simplicity mean more than a desire — intelligible enough, and shared by most theologians — that truth should be expressed directly without paradox, and in such a way that is can be received otherwise than by faith alone?" Barth's aim is not paradox for paradox's sake. Human nature itself is so paradoxical, so liable to mistake the letter for the spirit, that intuition is needed, but unaided intuition is insufficient. That is perhaps why Barth is often accused of being anti-rationalist by those who forget that what passes as "rationalism" is too readily content with the husk rather than the kernel. Without the insight of faith we are not simple enough to perceive the truth.

The reader new to Barth's work will be reassured, however, to find in this small book the greatest simplicity of style, an almost deceptive simplicity if we do not reflect on the implication of these short clear sentences, unburdened by footnotes speaks to us not in the cloak of a prophet pronouncing judgment, but diffidently, as a sharer in far-off Switzerland of our hopes and anxieties, concerned lest he should misunderstand us. Ours is

"a righteous war which God does not simply allow but which he commands us to wage," but it is neither a crusade nor "a war of religion." What is the force of this distinction? He is afraid that if we base our cause on Natural Law, on defence of "Western civilization," "the liberty of the individual," "freedom of knowledge," "the infinite value of the human personality," "the brotherhood of men," "social justice," etc., we shall not be able to avoid political fanaticism.

"Forgive me if I seem to you to be splitting hairs," he says, and recalls from his experience of the first years of the church dispute in Germany the impossibility of refuting "the evil genius" of National Socialism on any really secure foundation but peculiarly Christian truth. Readers of his 1933 pamphlet *Theological Existence To-day*, will be reminded of the part he played in recalling the German Evangelical Church to its duty of resisting state interference conducted on the pretext of Natural Law, and appeal to patriotic sentiments. While the liberal ideologies of the eighteenth and nineteenth centuries are susceptible of Christian interpretation, they have already been "more skilfully and more forcibly" interpreted "in a pagan and Hitlerian sense." Hence he wonders whether "every argument for our political obligations" which is based on Natural Law does not inevitably lead to a division between the political and Christian spheres.

Now it is easy to object that England is not Germany and to cite the recent pronouncement of our archbishops and bishops that the evil in the Nazi system is evil "not because it is strong, nor because it threatens us, but because it affronts those eternal laws of goodness implanted in man by God." That as a pronouncement on Natural Law may, to many of us, offset that over-emphasis on the transcendental aspect of divinity to which we may consider Barth too prone. But we are all too prone to see the situation exclusively through English spectacles, and it cannot be gainsaid that Barth has a very real understanding of the German situation. And by the German situation I do not mean simply the dilemma of the Evangelical Church in the Reich. Indeed there was a time after he had been obliged to leave the Reich when the leaders of the Confessional movement felt that he misunderstood the tactical exigencies of their cause, and though that misunderstanding was overcome, it must not be imagined that in his views on the war he speaks in any way for that movement.

In a tribute to British endurance under air raids Barth remarks — a humorous "aside" at his own expense — that he judges much more mildly of the pelagianism with which he had previously reproached us. (A reprieve for Natural Law?) We may do well to repay the compliment and profit from his observations on Germany for the sake of understanding not only Barth, but also a situation to which our past negligence has been a contributory factor. He does not merely repudiate the idea that the Christian life only exists "in some mystic, ritualistic, pietistic, individual-ethical or theological hinterland beyond the political sphere." He urges the need for humility lest we forget that past complacency, the indifference with which the development of European chaos was so long re-